

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie LUCIEN.
Fin de Siècle FRANC-SILLON
Soirée d'été (comédie en un acte) . . . Jules BAUDOT.
Concerts Bellecour. J. C.
Courses de Vienne.
Le Caveau lyonnais.
Le Geste du Buveur (poésie) Camille ROY.
Concerts des Ambassadeurs.
L'Amour de Jacques Ch. FUSTER.
Bulletin financier X.

CAUSERIE

Tous les comédiens ne sont pas sur la scène, le monde en est peuplé. On a dit justement qu'il était un vaste théâtre où tous les genres sont représentés, depuis la pièce gaie — genre Palais-Royal — jusqu'à la tragédie. Chacun y joue plus ou moins bien son rôle, mais les femmes surtout excellent dans la comédie; elles naissent comédiennes.

Dans cette immense variété de comédiens, il est une catégorie spéciale dont j'ai déjà parlé, mais dont je désire dire encore quelques mots aujourd'hui, c'est celle des mendiants.

Il ne faut pas confondre le pauvre avec le mendiant. La pauvreté est un accident dont peut être victime le plus honnête homme du monde; la mendicité est une profession qui, lorsqu'on en possède les secrets et les trucs, vaut celle d'un sous-préfet de troisième classe.

Il y a quelques jours, à Paris, un mendiant se suicidait en se jetant par la fenêtre. Quand on le releva, on découvrit qu'une énorme bosse, qui était l'infirmité dont il se servait pour mendier, était une fausse bosse. Il l'avait transformée en une façon de coffre-fort dans lequel on trouva — en obligations et en rentes — une somme représentant un capital de cent mille francs environ.

Je ne prétends pas que tous les mendiants aient cent mille francs dans leur portefeuille, mais tenez pour certain qu'ils sont plus nombreux qu'on ne croit ceux qui arrivent — lorsqu'ils connaissent les ficelles de leur métier — à vivre très largement du petit sou que,

sur une mélodie connue, ils sollicitent de la charité des passants.

On ne se doute pas des sommes énormes qu'arrive à constituer un sou mis régulièrement sur un autre; cela commence par quelques francs, et finit par des milliers de francs. Dernièrement, un ermite était assassiné dans le département de la Loire. On le croyait pauvre comme Job, car il n'avait pour subsister que les aumônes des gens de la campagne; or, le paysan est d'une parcimonie confinant à l'avarice, et il est difficile de faire sortir un sou de sa poche. Eh bien l'ermite dont je parle en avait tant tiré et tant économisé que — en dehors de la somme qu'a emportée l'assassin — on a encore découvert cachés et dissimulés un peu partout plusieurs milliers de francs en monnaie de billon.

Un nommé M. Paullian a voulu faire une enquête sérieuse sur les recettes que peuvent réaliser les mendiants, et il s'y est pris d'une assez étrange façon.

Il s'est transformé successivement en aveugle, en infirme, en vieillard « accablé par l'âge », etc., et il est allé tendre la main aux passants. M. Paullian est si bien entré dans son rôle, qu'un jour qu'il mendiait à Saint-Sulpice, il fut arrêté par un sergent de ville. Conduit au poste il demanda à ce dernier pourquoi il l'avait mis en état d'arrestation: « Vous marquez trop mal », lui répondit-il. Dans son costume et son maquillage le mendiant amateur avait sans doute exagéré la note.

De cette enquête originale à coup sûr, il est résulté pour M. Paullian cette constatation, qu'un mendiant — habile en son métier — peut et doit réaliser une recette moyenne de dix à quinze francs par jour, ce qui représente un revenu de quatre à cinq mille francs par an. Qu'en dites-vous?

Notez que le métier n'est point fatigant, le mendiant ne commence d'ordinaire sa journée qu'à neuf heures et la termine à six, l'heure du dîner. Le grand art du mendiant est de se porter sur les points où il sait rencontrer des âmes sensibles. La porte d'un restaurant est de ceux-là. Quand on vient de faire un bon repas, pour lequel on a dépensé sans compter, peut-on résister à la voix larmoyante d'un malheureux disant qu'il n'a pas mangé?

Tout le monde n'a pas le féroce égoïsme de ce personnage qui, sortant repu et n'en pouvant plus, d'un restaurant, répondit à un mendiant lui disant qu'il avait faim: « Eh, mon gaillard,

tu as de la chance » et passa sans mettre la main à la poche.

Au cours de ses recherches, M. Paullian a fait de singulières découvertes: ainsi, il existe à Paris des professeurs enseignant l'art de simuler une infirmité, et on reconnaît — lorsqu'on a quelque expérience en la matière — le professeur à l'élève, qui a emprunté au premier des procédés, comme les musiciens reconnaissent en musique les élèves de tel ou tel professeur.

M. Paullian cite quelques mendiants qui se sont acquis une honnête aisance, comme par exemple la femme aux jambes de bois qui joue ou mieux fait semblant de jouer du violon, sur le boulevard des Italiens. Cette femme s'est mariée et a eu six enfants qu'elle a tous très convenablement établis.

Un de mes amis qui habite Saint-Cloud, m'a cité le fait d'un mendiant qui, dans cette localité était propriétaire de plusieurs maisons. Tous les matins, sa voiture le conduisait à la barrière de l'Etoile, et venait le soir l'y reprendre après sa recette faite.

Je ne crois pas que nous possédions à Lyon des mendiants aussi fortunés, mais il est certain qu'il en existe cependant quelques-uns qui, par le petit sou tiré de notre poche, arrivent à se faire de bonnes et de confortables rentes, et qui mangent avant nous les primeurs.

Ma conclusion n'est pas qu'il faut impitoyablement refuser l'aumône sollicitée sur votre chemin. Si on est le plus souvent dupe des mendiants dont je parle, il peut arriver que le sou donné tombe dans la main d'un malheureux, qui est sincère en disant qu'il a faim, et la charité est un devoir imposé à ceux qui ont dans ce monde l'heureuse chance de ne pas connaître la misère.

Notre ville a été surnommée « la ville des aumônes ». Il n'est pas, en effet, de villes où l'on soit plus généreux pour ceux qui souffrent, où il y ait plus d'œuvres pour faire face à toutes les formes de la misère et de la souffrance. Parmi ces œuvres je n'en citerai qu'une, qui est tout simplement admirable, je ne trouve pas un autre adjectif pour la qualifier, c'est celle de Notre-Dame du Calvaire.

Il existe des malheureux sans ressource qui ont cette horrible maladie qu'on appelle le chancre, qui dévore peu à peu un corps humain, ne laissant que les os. Ces malheureux que les hôpitaux ne reçoivent pas, seraient condamnés à mourir de faim fatalement, au coin d'une

borne, s'il ne s'était pas rencontré des femmes — et des femmes du monde s'il vous plaît — qui se sont donné pour mission de les recueillir et les soigner.

Comprenez-vous ce qu'il faut de dévouement pour vaincre la répugnance qu'inspirent des plaies hideuses exhalant une odeur fétide, de patience pour panser ces plaies et être bon et indulgent pour des malheureux irrités par des souffrances ne cessant pas un seul instant. On ne saurait les guérir, car l'horrible maladie ne pardonne jamais, mais on arrive parfois — miracle de la charité — à les consoler, à leur faire attendre avec patience la mort, qui pour eux est la délivrance à laquelle quelques-uns arrivent n'ayant plus face humaine.

Quel beau volume il y aurait à écrire sur la charité à Lyon ! L'entreprise m'a tenté, et j'ai été parfois sur le point de l'entreprendre, mais j'ai reculé devant l'importance de ce travail ; car ce n'est pas, comme je l'ai dit, un volume, mais plusieurs volumes qu'il faudrait pour décrire toutes les œuvres lyonnaises créées pour venir en aide à la misère sous des formes diverses.

Je reviens aux mendiants, qui ne sont pour le plus grand nombre que des comédiens exploitant très habilement la charité publique et qui — en se faisant d'agréables rentes — détournent à leur profit des sommes considérables qui pourraient être utilement employées à soulager de vraies misères. Il en est de poignantes, celles surtout qui se cachent et qu'il faut découvrir.

Voulez-vous par vous-même vous rendre compte que la profession de mendiant a son charme et que ceux qui s'y livrent n'y renonceraient pas volontiers ? Tentez — comme je l'ai fait — l'épreuve suivante : abordez dans la rue un mendiant et faites-lui la proposition de le faire, par vos relations, entrer au dépôt de mendicité, vous verrez comme vous serez reçu.

LUCIEN.

FIN DE SIÈCLE

« Au théâtre de Rio-Janeiro, dernièrement, l'acteur Maggi jouait avec tant d'âme, que le parterre, après avoir épuisé toutes les autres marques d'applaudissements, n'y tenant plus, envahit la scène ; et là, tous à l'envi, se mirent à embrasser Maggi à tour de bras ».

« Les accolades terminées le spectacle reprit comme si rien ne s'était passé ».

A la bonne heure ! voilà une coutume brésilienne qui ne tardera pas à faire chez nous de fervents adeptes ; mais les Français — mieux avisés — en réserveront, de préférence, la manifestation à nos séduisantes cantatrices et à nos ballerines.

Pendant qu'on abaisse le plancher de l'orchestre de notre Grand-Théâtre — à l'instar de Paris — il serait peut-être prudent d'élever un rempart... de gaze, entre la scène et les spectateurs trop enthousiastes, susceptibles de vouloir acclamer, comme à Rio, les étoiles de notre firmament lyrique et chorégraphique.

Dame ! écoutez donc ; c'est une éventualité à prévoir avec la troupe affriolante que nous présente M. Poncet, pour la prochaine campagne.

Les baisers — comme les chassepots — vont partir tout seuls !

Le revers de la médaille :

« M. I. White di Black-Rock, de New-York

(toujours le Nouveau Monde !) vient de prendre s. g. d. g. un brevet pour un petit appareil à musique, destiné à s'adapter aux bicyclettes. »

Seigneur ! éloignez de nous ce calice !

Voyez-vous les innombrables vélocipèdes — qui entravent déjà la circulation des « honnêtes gens allant à pied » — nous lâcher au passage, à toute vitesse, chacun sa bouffée d'harmonie... ou plutôt de cacophonie ! car il n'est pas douteux, que les nombreux fabricants de ces engins horripilants, se feront un devoir de varier leur répertoire de façon lamentable.

Les rues de nos cités, les allées de nos jardins publics, nos quais ombrés, vont se trouver brusquement transformés en chars tournants « perfectionnés » mugissant, susurrant, tintinnabulant — comme dans une vogue générale et perpétuelle — les airs les plus hétéroclites et les plus exaspérants.

Il n'y aura plus de sécurité que pour les sourds... à moins que nous ne prenions le parti héroïque de le devenir tous, pour échapper à cette autre infirmité inévitable et plus terrible encore : l'aliénation mentale.

O ma tête ! ma pauvre tête !... Dire que les Américains ont le bonheur de jouir de l'électrocution — pour exterminer leurs criminels — et qu'ils n'en font pas une application immédiate au féroce inventeur du « bis-scie-cle » à musique !...

N'y a-t-il pas, je vous le demande, de quoi déboulonner la statue de Christophe Colomb, que personne n'obligeait à découvrir l'Amérique... au contraire.

..

Après avoir commencé ma chronique de si riante manière, me voici donc à broyer du noir ; je me sens envahi par des pensées macabres... même en parcourant une *Revue scientifique*, que je déguste le soir — à faible dose — pour me préparer au sommeil. J'y lis, machinalement, l'entre-filet suivant :

« Le tissu de houblon ».

« Jusqu'à ce jour, on se contentait une fois la récolte de fleurs terminée, de brûler les tiges de houblon ».

« Un industriel vient, paraît-il, de tenter certaines expériences qui ont parfaitement réussi. Il a fait retirer, des tiges de houblon, une matière textile analogue à celle du chanvre, qui tissée, a donné de la belle et bonne toile de couleur jaune foncé que l'on peut parfaitement faire blanchir ».

Eh bien ! en voilà encore une plante funèbre ! On s'en servait déjà pour fabriquer la bière ; et maintenant on va en extraire jusqu'à la toile des linceuls. Brrr.

Enfin ce qui me console un peu, c'est que ce sont les Allemands qui consomment surtout les produits du houblon. Grand bien leur fasse ! et vive la vigne française ! triomphatrice du « phylloxéra », et qui partout ressuscite sur le vieux sol gaulois !...

Allons, voilà la gaité revenue ! profitons-en pour nous préparer à fêter joyeusement le *Centenaire de Charbonnières*, — plus vert que jamais malgré cet âge respectable.

On ne saurait rêver, vraiment, plus agréable « fin de siècle » !...

FRANC-SILLON.

Avant les « Trois Coups »

On fait quelque bruit en ce moment, dans le monde des théâtres, autour d'une très délicate comédie en un acte de notre collaborateur parisien Jules Baudot, *Soirée d'été*, signalée ici même à son apparition en librairie, — dont la première représentation paraît devoir être fort prochaine.

Grâce à l'obligeance de la Librairie universelle, (Paris, 41, rue de Seine) qui a édité

cette pièce, le *Passe-Temps* à la bonne fortune de pouvoir l'offrir dès aujourd'hui à la curiosité de ses lecteurs, avant les « trois coups » traditionnels.

LA RÉDACTION.

SOIRÉE D'ÉTÉ

COMÉDIE EN UN ACTE (1)

PERSONNAGES

La Baronne. — Jacques de Lustel. — Le Docteur. — Jean.

Un riche salon de villa, à pans coupés. Dans celui de gauche est percée une grande fenêtre donnant sur un parc ; celui de droite est occupé par une porte à deux battants.

Au fond, cheminée garnie avec glace. A gauche du spectateur et au premier plan, un piano ouvert. A droite, un canapé placé obliquement. Non loin du canapé, une table avec tapis sur laquelle reposent un canevas et une jardinière d'où émerge un jeune palmier.

Tentures, tapis, poufs et fauteuils.

Au moment où le rideau se lève, il fait encore grand jour ; graduellement le crépuscule tombe, afin d'arriver à la nuit vers la fin de la seconde scène.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE seule, assise au piano, chante en l'accompagnant, une mélodie lente (2).

Qu'il faut longtemps souffrir
Pour venir à mourir !

Ah ! si la flamme
Pouvait au moins
Dans tous recoins
Me brûler l'âme !...

Qu'il faut longtemps souffrir
Pour venir à mourir !

Ah ! si la foudre
Au moins venait
À mon souhait
Me mettre en poudre !...

Qu'il faut longtemps souffrir
Pour venir à mourir !

SCÈNE II

LA BARONNE, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR qui a entendu de la porte la dernière strophe et le dernier refrain.

Bravo pour la cantatrice ! mais un strident coup de sifflet pour l'auteur de cette sottise chanson !

LA BARONNE tournant la tête, puis refaisant face au piano.

Ah ! c'est vous, docteur ?

LE DOCTEUR posant son chapeau sur la table.

Oui, baronne, c'est ma modeste personne qui vient, après dîner, vous rendre une petite visite. — De qui est ce *Requiem* ?

LA BARONNE

Vraiment, je ne m'en souviens pas. Mais il exprime à merveille un des regrets de mon âme. Qu'on meure donc en une fois et non pas fibre à fibre !

(Elle plaque le dernier accord du morceau.)

LE DOCTEUR

Toujours des idées noires, alors ?

LA BARONNE

Toujours. Le noir n'est-il pas d'ailleurs la couleur de la vie ?

LE DOCTEUR

Pessimiste ! La vie est beaucoup plus rose que vous voulez bien le dire.

(1) Tous droits réservés.

(2) La musique de cette mélodie a été composée par M. Emile Baudot.

LA BARONNE

Optimiste ! Pour vous, peut-être ; pas pour moi.

LE DOCTEUR

Pour moi, pour vous, pour tous.

LA BARONNE, *chantant en s'accompagnant.*

Qu'il faut longtemps souffrir
Pour venir à mourir !

LE DOCTEUR

Allons ? je vois qu'il est nécessaire de vous répéter encore ce que je vous ai redit cent fois à titre d'ami immémorial de votre famille. Vous êtes jeune, belle, riche et spirituelle ; de plus vous êtes veuve, par conséquent libre... De quoi vous plaignez-vous ?

LA BARONNE

De n'être pas heureuse.

LE DOCTEUR

Vous avez pourtant tout ce qui procure la félicité aux autres.

LA BARONNE

C'est très possible, mais je m'ennuie. (*Se retournant soudain en pivotant sur son tabouret de piano.*) Connaissez-vous un remède contre l'ennui ?

LE DOCTEUR

J'en sais un.

LA BARONNE

Et c'est ?

LE DOCTEUR

La distraction !

LA BARONNE *se retournant, boudeuse, vers le piano*

Signé : de la Palisse. Si c'est de cette façon que vous soignez vos clients ! — Ah ! vous êtes malade, mon ami ? Je vais vous enseigner une façon infaillible de vous guérir : portez-vous bien !

(*Elle plaque encore nerveusement le dernier accord du morceau.*)

LE DOCTEUR *imitant le son de l'accord*
Dzing ! — Ralliez, ralliez ; cela n'infirmes pas l'excellence de mon ordonnance.

LA BARONNE *se levant*

Je ne peux pas me distraire.

LE DOCTEUR

Eh bien ! belle taciturne, j'ai une autre corde à mon arc.

LA BARONNE

Je vous écoute.

LE DOCTEUR

Le remariage.

LA BARONNE

Vous dites ?

LE DOCTEUR

Le remariage.

LA BARONNE *riant et s'asseyant dans l'un des fauteuils.*

Vous faites bien de ne pas confondre vos deux conseils dans la même phrase, car je puis vous garantir que distraction et mariage ne sont pas du tout — mais du tout — synonymes.

LE DOCTEUR *s'asseyant en face d'elle.*

Bah ! que pouvez-vous bien reprocher à votre premier mari ?

LA BARONNE

Ce que je peux lui reprocher ? D'abord il avait le nez rouge !

LE DOCTEUR

Ensuite ?

LA BARONNE *avec volubilité.*

Comment ensuite ? Il me semble que c'est déjà bien assez. Mais si vous voulez que je con-

tinue : il n'aimait pas la musique, faisait fi de la peinture et détestait les romans. Aussi, pendant les deux ans que j'ai passés avec lui, j'ai eu le temps d'arriver à haïr le genre masculin et à me convaincre que tous les hommes sont des imbéciles.

LE DOCTEUR *saluant.*

Merci du compliment.

LA BARONNE *souriant.*

Oh ! il y a des exceptions. (*Lui tendant la main.*) Je sais qu'il existe quelquefois des êtres de cœur et d'esprit.

LE DOCTEUR *la serrant sans quitter son fauteuil.*

Je vous prends au mot. Et pourquoi ne trouveriez-vous pas un de ceux-là ?

LA BARONNE

Allez donc découvrir une aiguille dans une botte... de gendarme !

LE DOCTEUR

Plaisantez toujours ! mon opinion est faite. Je lis à présent dans votre petit cœur. En dépit de vos sarcasmes, vous êtes une sentimentale.

LA BARONNE

Je ne crois pas.

LE DOCTEUR

Moi, j'en suis sûr. Une sentimentale qui cache son jeu sous des dehors de sceptique, mais qui n'en est pas moins sentimentale pour cela ; et étant donnée cette disposition primitive de votre âme, j'ai le mari qu'il vous faut.

LA BARONNE

Eh bien, gardez-le !

LE DOCTEUR

Je vous en prie, baronne, soyez sérieuse une minute et demie dans votre existence ; écoutez-moi.

LA BARONNE

Ce sera difficile. Enfin essayons. Je ne dis plus un mot.

LE DOCTEUR

Hum ! — Je connais un jeune homme distingué à tous les points de vue...

LA BARONNE

Ça débute bien !

LE DOCTEUR

Et nos conventions ?

LA BARONNE

Je suis muette.

LE DOCTEUR *reprenant.*

Je connais un jeune homme distingué à tous les points de vue...

LA BARONNE

Comment ? Vous recommencez ?...

LE DOCTEUR

Oh ! les promesses de femme !

LA BARONNE

Je me tais — mais ne reprenez plus.

LE DOCTEUR

Soit. Je poursuis. Ce jeune homme, donc, bien renté et d'excellente famille, est doublé d'un poète délicat qui conviendrait certainement à une nature nerveuse et fine comme la vôtre. Je me doute qu'il vous aime beaucoup et vous l'aimez peut-être vous-même un peu, car il vient souvent ici ; si souvent même qu'on commence à murmurer en ville que votre union ne serait pas impossible.

(*A suivre.*)

Jules BAUDOT.

CONCERTS-BELLECOUR

Les Concerts-Bellecour sont entrés dans la période attrayante des festivals, mêlés de chants, consacrés à un seul compositeur.

Après le festival Halévy, donné dimanche dernier, nous avons eu mardi le festival Gounod.

M^{mes} Cottet-Mathieu, Berthet et M. Bonnard, se sont partagés un succès mérité.

L'*Ave Maria* surtout a été brillamment traduit par M^{me} Cottet, dont la voix se joue — on le sait — avec une hardiesse égale, des notes de la chanteuse légère et de celles de la contralto.

La variété des programmes, dont le maestro Luigini écarte impitoyablement les banalités qui entrent trop souvent dans la composition des auditions musicales, promet aux amateurs de musique en plein air d'agréables soirées, si le ciel veut bien continuer à se montrer clément et étoilé.

COURSES DE VIENNE

2 août 1891

Aujourd'hui que l'installation définitive est terminée, le vaste et splendide hippodrome de Pont-Evêque présente, comme les années précédentes, un magnifique coup d'œil.

Les courses comprendront, cette année : une épreuve de pouliches, au trot monté ; une course au trot attelé ; une course plate au galop ; une course de haies ; un grand steeple-chase (4^e série), et un rallye-paper.

Le sport sera donc des plus intéressants, tant à cause de l'importance des prix qu'à raison des nombreux engagements que nous publierons prochainement.

Les sociétés colombophiles l'*Hirondelle* et la *Défense Nationale* ont organisé un grand lâcher de pigeons.

De plus, la Compagnie P.-L.-M. a bien voulu, à l'occasion de cette réunion, créer un train spécial (1^{re}, 2^e et 3^e classes), qui partira le 2 août de Lyon-Perrache, à 11 h. 56 ; de Saint-Fons, à 12 h. 12 ; de Feyzin, à 12 h. 22 ; de Sérézin, à 12 h. 30 ; de Chasse, à 12 h. 42 ; d'Estressin, à 12 h. 55, arrivée à Vienne à 1 heure.

Le soir, pour terminer une aussi bonne journée, grand bal sous les allées du Champ-de-Mars, brillamment illuminées.

CAVEAU LYONNAIS

3^e Concours de chansons inédites

PROGRAMME

Le Caveau lyonnais ouvre un concours de chansons inédites.

Ce concours, auquel les membres du Caveau ne pourront prendre part, aura lieu dans les conditions suivantes :

1^o Chaque chanson ne devra comprendre *au plus* que huit couplets ;

2^o Les concurrents adresseront leur pièce, *sous pli cacheté et affranchi*, au président du Caveau lyonnais, M. CAMILLE ROY, 59, cours de la Liberté à Lyon, avant le 31 août prochain. Les pièces envoyées après cette date ne seront pas admises.

Chaque pli, afin de pouvoir être remis intact au jury, devra porter à l'extérieur cette mention : « *Concours du Caveau lyonnais ;* »

3^o Un second pli cacheté, *renfermé dans le premier*, devra porter comme suscription le titre de la chanson et contenir *intérieurement*

le nom et l'adresse de l'auteur. TOUTE CHANSON SIGNÉE SERA EXCLUE DU CONCOURS.

Le concurrent qui enverra plusieurs pièces ne sera pas admis à concourir.

Les chansons primées ou non, restent toujours la propriété des auteurs.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Le jury est composé de sept membres, désignés parmi les membres titulaires du *Caveau lyonnais*.

Le manuscrit classé *premier* recevra en prix : *Lyon à l'Exposition de 1889 ; l'Industrie de la soie à travers les âges, et l'Exposition lyonnaise de soieries*, édition de luxe, avec de nombreuses planches en photogravure ; ce volume, d'une grande valeur, est offert par son éditeur : M. A. Storck, du *Caveau lyonnais*.

Il sera attribué au manuscrit classé *deuxième* : *Les Derniers chants*, de Gustave Nadaud.

Cinq mentions honorables, avec inscription aux procès-verbaux de la Société, seront décernées aux auteurs des manuscrits classés avec les numéros 3, 4, 5, 6 et 7.

La proclamation du nom des lauréats et la distribution des récompenses auront lieu dans une fête spéciale, à laquelle les intéressés seront invités en temps voulu.

LE GESTE DU BUVEUR

A M. J. Barthe.

Le geste un des plus beaux de tous,
Et qu'à tant d'autres je préfère,
Est celui — soit dit entre nous —
De l'homme qui lève son verre ;
Comme il est large, en vérité !
Comme il dit bien ce qu'il veut dire !
Il charme, il ravit, et j'admire
Son éloquence et sa beauté.

Le soleil est content
Lorsqu'il voit sur la terre
L'homme lever son verre
Vers le ciel en chantant ;
A boire il l'encourage
Et met dans son breuvage,
Dans le vin velouté,
La force et la santé.

Approchez des buveurs fervents,
Profanes, regardez-les boire
Avec ce geste des vivants,
Qui ne rêvent pas d'autre gloire ;
Mais gardez-vous de les troubler
Par quelque fâcheuse ironie
Pendant cette heure d'harmonie
Qui les fait aux dieux ressembler.

Le soleil est content
Lorsqu'il voit sur la terre
L'homme lever son verre
Vers le ciel en chantant ;
A boire il l'encourage
Et met dans son breuvage,
Dans le vin velouté,
La force et la santé.

Le geste que fait chacun d'eux
Vous dira toute sa pensée ;
L'un songe à son présent heureux,
A sa femme, à sa fiancée ;
L'autre aux enfants qu'il voit grandir,
Celui-ci voit, quel divin rêve !
En vin se transformer la sève
Des vieux ceps prêts à reverdir.

Le soleil est content
Lorsqu'il voit sur la terre
L'homme lever son verre
Vers le ciel en chantant ;
A boire il l'encourage
Et met dans son breuvage,
Dans le vin velouté,
La force et la santé.

t'ai compris, geste vainqueur,
Toast discret, immortel hommage
Qui s'élève tout bas du cœur
Et de l'âme aimante du sage ;
Et maintenant, lorsque je bois,
Je consacre, tout m'y convie,
Mon vin aux bonheurs de la vie,
Comme à ceux à qui je les dois.

Le soleil est content
Lorsqu'il voit sur la terre
L'homme lever son verre
Vers le ciel en chantant ;
A boire il l'encourage
Et met dans son breuvage,
Dans le vin velouté,
La force et la santé.

Mai 1891.

Camille Roy.

CONCERT DES AMBASSADEURS

Coquettement installé sur la grande terrasse de la brasserie des Chemins de fer, le concert des Ambassadeurs a retrouvé le succès qu'il obtenait l'été dernier sur la place des Célestins.

Ce succès est dû incontestablement à l'activité de la direction qui prend à tâche de multiplier les attractions intéressantes.

A côté de la troupe chargée d'interpréter le répertoire courant, nous devons citer M. Louis Chevalier, un émule de Paulus en ses créations excentriques, l'illusionniste Morton et ses fantaisies décevantes, enfin le Dr Nin, qui — par ses nouvelles prouesses à la carabine Giffard — rendrait certainement des points aux lauréats de notre dernier concours international de tir.

L'AMOUR DE JACQUES

Par Charles FUSTER

— SUITE —

VI

« Fais donc attention, Monsieur Jacques ! Ah ! ça, voyons, que se passet-il ? Mais tu es distrait comme un gamin ou comme un amoureux ! »

A ce mot d'amoureux, Jacques sourit, — mais là ! d'un bon sourire gai et franc.

« Distrait, peut-être bien ; amoureux, non certes ! C'est bon pour vous autres, les jeunes qui rêvassez en tapotant vos casquettes... Tiens, toi, Jean, je parierais que tu l'es, amoureux ! Tu ne dis pas mot, on ne t'entend pas rire, tu vous as des façons de soupiner qui n'annoncent rien de bon. Autant se pendre tout de suite, mon vieux ! »

Celui à qui s'adresse la mercuriale, — chaque période scandée par deux bouffées de pipe, — Jean est un grand gaillard, à la figure presque imberbe, sauf deux légers soupçons de moustaches, et aux yeux d'un bleu de faïence. L'air allemand, alsacien plutôt. Il est pourtant bien du Valois, pas trop causeur, et, comme son père, le marchand de moutons, travailleur solide. Il a étudié un peu à l'école primaire, — assez mal. Seulement il connaît les étoiles comme un berger, il est rude à la marche, ne se trompe jamais en comptant sur ses doigts, et ne doit pas tromper les autres : ses yeux limpides parlent clair. Jean était tout petit quand, pour la première fois, Jacques s'en alla de Chérisy. Le musicien a dû le faire sauter sur ses genoux ; le musicien ne s'en souvient pas.

Mais Jean se le rappelle, lui. Il se le rappelle, et il le dit avec un air de tendresse, une lu-

mière d'amitié sur son visage honnête et mâle. Energique, bien taillé, les épaules larges, les bras musculeux, tout son être fait contraste avec ses yeux d'un bleu particulier, des yeux doux, un peu vagues, peut-être naïfs simplement, des yeux vierges, qui vous regardent sans embarras, sans hardiesse, et où l'âme transparente se livre. Ce sont ces yeux qui ont frappé Jacques.

Tout en plaçant un domino, — un superbe *double-six* qui fait pâlir ses partenaires, — Jacques a repris :

« Ah ! ça, vous autres, vous êtes donc tous amoureux comme Jean, que vous ne parlez pas ? Vous avez tous vingt ans, pas vrai ? ou vingt-deux, ou dix-neuf... Toi, Justin, tu n'en as pas dix-huit, je parie... Ah ! ça, mais riez donc ! »

« Et puis, — Jacques, qui se parle à lui-même, vient de poser au hasard, pour la plus grande joie de Pierre le forgeron, un domino maladroït, mais maladroït ! — et puis ça ne dure pas si longtemps, l'amour... Seulement, c'est comme un os dans la soupe : on n'y touche qu'un quart de seconde, et s'y casse les dents... »

Je ne sais si le fils du marchand de moutons est disposé à se casser les dents, mais le fait est qu'il ne les dessert pas beaucoup, ces dents-là. Depuis quelques minutes, huit ou neuf jeunes gens, tous jardiniers ou forestiers, sont là, penchés sur les épaules des quatre joueurs, à suivre la partie, les uns d'un air entendu, les autres avec indifférence. Jean n'a pas l'air entendu ; c'est ce qui lui a attiré cette philippique du Parisien.

« Partie gagnée ! »

André, le notaire, et Pierre, le forgeron, se sont levés.

« Eh ! madame Guibaut ! C'est ces messieurs qui paient ! »

Et, sur le seuil de la porte, avec un ton pénétré, une sonorité triomphale, presque d'une même voix, André et Pierre ont répété :

« Une superbe partie ! Une partie superbe ! »

Tandis que Madame Guibaut regagne sa cuisine en riant, qu'André et Pierre s'en sont allés, l'un vers sa forge, où l'enclume bruyante l'appelle déjà, l'autre vers son étude, où il trouvera une toile d'araignée tendue à chaque angle du pupitre, notre ami Jacques a repris une huitième partie, — une partie avec Jules le forestier, — et les garçons quittent la place. Le petit Justin grommelle : l'apostrophe de tout à l'heure l'a un peu vexé. Aussi bien, ces moutards d'aujourd'hui ont un amour-propre.

Est-ce l'amour-propre qui a fait partir Jean, le fils du marchand de moutons, le grand gaillard aux yeux de petite fille ? Il paraîtrait que non ; à peine le seuil franchi, Jean s'est arrêté ; du dehors, par la fenêtre où sont les capucines, il regarde à plusieurs reprises : Jacques ne se lève pas, Jacques abat les dominos. La partie doit même aller mal pour Jacques, car, tout en cachant son jeu, en machonnant un cigare éteint, le forestier rit déjà dans sa barbe rousse. Pourquoi donc Jean hésite-t-il à s'en aller ? Pourquoi reste-t-il planté, tout droit, devant cette fenêtre ? Est-ce qu'il voudrait parler au musicien ? Vraiment on le dirait, car il regarde encore, revient sur ses pas, marche avec lenteur, se retourne pour voir si le Parisien ne va pas sortir. Une dernière fois il s'arrête : rien sort. Et le fils du marchand de moutons disparaît au coin de la place, après avoir salué maman Heurlin, assise à la porte de sa boutique.

Elle y reste, tricotant un bas, écoutant les litanies des gamins, jusqu'à ce qu'elle voie son Jacques sortir du café. Et alors, d'un saut, bien vite, elle rentre. S'il allait l'accuser comme hier, la gronder de prendre ainsi mal, sous ce rebord de toit qui arrête la chaleur, devant cette porte ouverte, en plein courant d'air ! Bien sagement, avec hypocrisie, maman Heurlin s'assied dans le magasin étroit, à côté du comptoir où sont les cigares en casiers,

avec la balance pour le tabac, les pipes en terre, le papier *N°1*, les blagues, la grande boîte d'allumettes. Et quand, la mine épanouie, Jacques apparaît sur le seuil, maman Heurlin se dit tout bas, avec cet air inquiet des mères :

« Peut-être qu'il va rester... Peut-être... »

VII

Eh bien ! oui, maman Heurlin : Jacques reste.

De grands observateurs nous ont dit que les jours ne se ressemblaient pas : ils ont menti, les grands observateurs, et, pour Jacques du moins, — pour Jacques à Chérisy, — tous les jours coulent pareillement, en frères jumeaux, avec un air de famille qui fait leur charme. Le lundi ressemble au dimanche, qui, lui-même, fut le samedi prolongé. Jour après jour, — et voilà deux semaines que cela dure ! — notre névrosé se calme avec délices, notre bohème se laisse bercer par la tranquillité, la cadence intime, le rythme adorable des habitudes. Les parties de dominos l'ennuyaient d'abord, le reposèrent ensuite : je crois bien qu'elles l'amusaient maintenant. Chaque voix d'enfant lui est maintenant familière. Le sommeil lassé des campagnards, le sommeil sans rêves est devenu doux à Jacques ; dans ce grand lit, le réveil lui est devenu délicieux. Il ne donnerait pas son café au lait pour une province, et, l'esthétique changeant avec le milieu, les portraits de Napoléon et de M. Thiers ne l'épouvantaient plus. Cela le divertit, de voir chaque jour, aux mêmes heures, rouler la patache, le docteur partir en tournée, les vieilles femmes entrer à l'église. Non seulement il a réappris des chansons patoises, des rondes, des complaintes, mais encore il s'est initié à toutes les histoires du pays, crimes ou gaudrioles, — si bien qu'hier, jour de marché, comme il évoluait de groupe en groupe, soupesait les volailles, bavardait avec les commères, vous l'eussiez pris pour un paysan vrai, un des notables de Chérisy. Il a bon pied, bon œil, et, dans la forêt, il aide Jules ; une ou deux fois, il a essayé de grimper aux arbres ; il ne craint presque plus les rhumes, et vous reçoit les ondes gaillardement, il n'a pu encore se décider aux sabots, mais les sabots viendront comme le reste. La mine s'est faite meilleure, les pâleurs ont disparu, des bouffées de sang frais montent aux joues et maman Heurlin n'a plus autant de cauchemars.

Pauvre chère maman Heurlin ? C'est maintenant, à la voir de tout près, à vivre dans son souffle, à respirer avec elle, que Jacques devine combien elle a dû souffrir toute sa vie. Chaque ride, — et il y en a ! — lui parle d'une inquiétude ou d'une douleur. Sous le tendre sourire, il aperçoit bien des choses cassées, des débris de rêves, des espérances en miettes ; cette démarche lasse et courbée, c'est l'âge ; ces timidités subites, ces effarements, c'est la longue solitude ; ces yeux, c'est la mort du père ; tous ces sillons creusés en plein front, c'est l'angoisse de sentir le *petit* à Paris, le *petit* malheureux ; et quand maman Heurlin dit du père qu'il était bon, c'est un mot qui va bien dans sa bouche, c'est le mot qu'elle devrait toujours dire, et que son silence même dit toujours. Cette vie est toute bonté, et c'est pour cela qu'elle a été tristesse ; mais une tristesse pareille, si doucement résignée, si compatissante, c'est quelque chose comme du lait blanc après les liqueurs acres, — et Jacques songe à ses mauvaises tristesses d'hier, hargneuses, égoïstes, jalouses, noires, et sans sourires, celles-là ! Ce visage de la mère, ces gestes effacés, la délicatesse instinctive de ces réticences, ces expressions, ces paroles, c'est une perpétuelle leçon d'indulgence ; cela dit, ou à peu près : « La vie est triste, mon *gas*, mais il faut faire bonne mine à la vie... Les gens vous tourmentent, vous oubliez, vous donnent du chagrin, mais ce n'est pas leur faute : ils sont bâtis comme ça, — ils n'y peuvent rien... Nous ne sommes pas parfaits, nous non plus, — oh ! que non ! Alors voilà... Tâchons seule-

ment de faire le moins de mal possible aux gens... Sois bon, mon *petit gas*, — sois bon... »

Cette leçon de bonté, cette leçon de chaque heure que lui font les yeux de la mère, ses gestes, sa voix, son silence, Jacques la comprenait à moitié seulement, quand il n'était habitué à rien, ni aux gloussements des poules, ni aux mauvais cigares, ni aux dominos de Chérisy. Peu à peu, soirée après soirée, sous la petite lampe, dans ce tête-à-tête entre sa fatigue et ce sourire pâle, Jacques a mieux compris la leçon de bonté, — il est allé jusqu'au fond de ces yeux, plus loin même que ces yeux. C'est là, derrière les prunelles, dans le mystère de ce monde muet, qu'il a deviné tout la vie et l'âme de maman Heurlin, — la vie et l'âme des mères que nous avons. Les mères nous aiment mieux que jamais on ne les aimera ; leurs gronderies sont de la tendresse ; leurs gros mots calinent encore ; le regard adoucit la parole ; elles n'attendent rien de nous, et c'est à leur souvenir que nous serons le plus fidèles.

Jacques se l'était dit souvent, — et ce fut même là une de ses théories favorites, à Paris, dans la brasserie, en face d'autres femmes qui ne ressemblent pas aux mères ; et voilà que, tout à coup, ces choses légèrement dites, Jacques les comprenait. Jacques les sentait bien au fond ; voilà que, pour la première fois, il était tout à fait de son propre avis. Ce que son raisonnement affirmait jadis, ces consolantes vérités que lui dicta le bon sens, son cœur aigri en doutait. A présent l'esprit et le cœur, les paroles et la vie étaient d'accord. Et deux yeux avaient fait le miracle, deux yeux tout usés par les larmes, deux yeux humides et si bons ! Ils savaient mieux parler qu'un prêche, et c'est toute l'existence, — bienveillance et douleur, misère et pardon, qui s'exprimait par ces yeux-là, s'expliquait dans ces yeux-là, ni brillants, ni longs, ni beaux, les yeux de la pauvre maman Heurlin.

VIII

Pourtant, de certains jours, lorsqu'il lisait dans le journal le nom de quelque camarade, lorsqu'un bruit de Paris lui arrivait, Jacques avait encore de mauvaises heures... Ce n'était pas de l'ennui ; c'était la tristesse d'une après-midi de pluie ; c'était aussi un mécontentement étrange, le malaise de l'homme qui flotte entre deux existences sans y bien pouvoir démêler sa véritable destinée. Ces jours-là, Jacques était nerveux, il avait des saccades dans la voix, remuait des papiers, et lorsqu'elle le voyait, du seuil de sa petite boutique, partir en battant du pied sur le chemin caillouteux, maman Heurlin n'était pas tranquille. Elle avait peur de la diligence, maman Heurlin ; elle avait peur de Paris... Et, l'instant d'après, en pesant du tabac ou en déchirant un timbre, elle interrogeait souvent l'horloge du clocher... « Cinq heures... Six heures... Ah ! mon Dieu ! » Puis elle allait de nouveau sur les marches froides, au risque de prendre une pleurésie ; et, à chaque bruit de pas, le cœur lui battait... Elle avait senti ça, jadis, tout jadis, quand Jacques était malade, à six mois et demi, et que, dans son berceau, la tête brûlante et lourde, il dormait la journée entière : s'il ne s'était pas réveillé ! si, maintenant, il n'allait pas revenir !

Mais il revenait toujours. Il était parti triste ; pour se secouer, se guérir, il s'en était allé sous le soufflet des gouttes de pluie, dans la poussière mouillée, en face du ciel d'orage où de grands nuages passaient. A croiser les rousiers, à écouter les fouets claquants, à voir un lapin traverser la route, à décapiter d'un coup de canne les tiges des herbes, à secouer les ronces et leurs fleurs blanches en larmes, à crier : « Bonjour ! » aux petites filles, il s'était distrait peu à peu, — sans parler de l'air ! Car c'est le souverain remède aux maux de l'âme, cet air sain et parfumé, cet air qui s'est imprégné des résines, a froilé les touffes de fraises, caressé les feuilles, les lierres, et qui vous entre par la bouche, par les yeux,

C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanellenes, housses, couvertures**, etc.

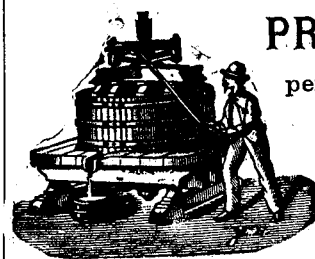
Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

VERMOREL

CONSTRUCTEUR

VILLEFRANCHE (Rhône)



PRESOIRES

perfectionnés

GARANTIS

Transformations et réparations des pressoirs.

Vis et Ferrures — Pompes à Vin.

Envoi franco du Catalogue illustré.

Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPERIEURE

Ne laissent en l'éteignant ni odeur ni fumée



La meilleure de toutes les bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de Cierges de 1^{re} Communion

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : les Vieux, par Credo. — Semaine politique : Memento. — Les surprises du parlementarisme, par J. Delafosse. — Echo de partout : Madame de Bonnemain et le général Boulanger. — La laideur de Danton. — La statue anonyme. — La maison de M^{lle} Béjart à Meudon. — Rosita Mauri. — Anecdote sur le père Félix. — La prochaine saison littéraire et dramatique. — Histoire de la semaine : le grain de blé, par le comte Tolstoï. — Portraits contemporains : Tolstoï, par Louis Rebière. — Pastiches de maîtres : la vapeur, par Francisque Sarcey. — Alentour de l'école : la doyenne des institutrices, par Ed. Petit. — Monologue : le choix d'un mari, par P. Trimouillat. — Hors de France : En Irlande, par d'Epagny. — Romans : Péril, par Henry Gréville. — Littérature étrangère : les assassinats de la rue Morgue, par Edgar Poë. — Pages oubliées : Danton, par Hipp. Taine. — Semaine littéraire : Schwob : Double Cœur, par Anat. France. — Semaine dramatique : Ferrier : l'Article 231, par J. Lemaitre. — Vie militaire : le nouveau fusil suisse, par lecap. Pardiellan. — Chronique médicale, par le Dr Ramus. — Mouvement scientifique, par le Dr Ox. — Livres Jeux.

par tous les pores de la chair assainie. Cet air là vous dit : « Jeunesse ! » — et, de lieue en lieue, de petit bouchon en relai nouveau, Jacques se sentait plus jeune. Il admirait les grandes files d'ormes qui, là-bas, dans la plaine, accompagnent les routes comme pour les guider ; chaque ruisseau l'arrêtait avec ses cascades ; il s'accoudait sur chaque point, et suivait, dans l'air fluide, les croisements de vols des demoiselles bleues ; il causait avec le facteur, qui s'en va, tout brisé, en faisant des calculs de kilomètres ; il rencontrait une troupe de saltimbanques, écoutait tous les clochers du pays chanter ou sangloter à la fois ; et lorsque, au moment où le soleil s'abaisse, et n'éclaire plus que la pointe des peupliers, Jacques revoyait fumer les toits de Chérisy, alors, ma foi ! malgré ses jambes lasses et ses souliers crottés, il marchait allègrement, fier comme un Artaban qui aurait conquis le monde. Il avait bien gagné sa soupe.

(A suivre.)

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

L'ensemble du marché est plutôt faible.

Les fonds étrangers conservent des tendances lourdes qui ont influé sur la tenue des cours. Avec le peu d'affaires actuellement engagées, cette baisse ne peut avoir aucune conséquence.

Le 3 % finit à 95 fr., en baisse de 0,17 ; le Nouveau recule de 0,10 à 93,60 ; l'Amortissable cote 95,90 et le 4 1/2 106.

Le Crédit foncier clôture à 1243,75 ; la Banque de Paris à 772,50 ; le Crédit lyonnais à 808,25.

Le Suez fait 2762,50 dernier cours.

L'Italien est à 89,90.

Parmi les mesures prises par le ministère pour arriver à un équilibre du budget, celle qui consiste à accepter en paiement des droits de douanes les coupons échéant le 1^{er} janvier prochain intéresse plus particulièrement les porteurs de rentes.

Le Turc recule à 18,62.

Le Hongrois cote 90 1/4 ; l'Extérieure 71 3/16 et le Portugais 38 3/16.

Le Rio est à 555.

Au comptant, les actions des Chemins de fer économiques du Nord se traitent à 522,50.

Les fusions auxquelles cette compagnie vient de procéder ne pourront que leur être favorables.

L'action Aguas Tonidas s'inscrit à 62,25.

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire.

M. Edouard Aynard : Puitspelu. — L'Idéalisme dans le roman contemporain : Maxime Formont. — Journal d'un « moblot » au siège de Belfort (suite) : Victor Pasquet. — Les Joies du bibliophile : Alexandre Piedagnel. — Le Legs (nouvelle) : Georges de Lys.

Poésies. — Ballade : Gabriel Vicaire. — Misère : Alfred des Essarts. — Souvenir : Antoine Camus.

Liens et revues. — Le Dictionnaire étymologique du patois lyonnais ; les Vieilles lyonnaises, par Nizier du Puitspelu : L. Clédat. — Les Cloches, par Louis Tiercelin : Stanislas Millet. — Les Cahiers d'André Walter. — Le Centenaire de Lamartine ; Heures vécues, par Jean-Paul Clarens : Jean Appleton. — Les Globes terrestres, par J.-F. Bonnel : M. V.

Nécrologie. — Pierre Bonirote : Clément Durafor.

Tablettes du mois.

Souscription du monument de Joséphine Soulay.

Planche. — Portrait de M. Edouard Aynard, député du Rhône ; photogravure de

MM. A. Lumière et ses fils, d'après le cliché de M. Ladrey, à Paris.

ABONNEMENTS

France, 15^{fr}. — Étranger, 17^{fr} 50. — Le N^o : 1^{fr} 50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron. — Variétés, par G. Lenôtre. — Nos gravures : A travers la science, par E. Gautier. — Lettres sur la photographie, par Lumière. — Théâtres, par H. Lemaître. — Chronique musicale, par Boisard.

GRAVURES : La catastrophe de Saint-Mandé. — Grand duché du Luxembourg. — Entrée solennelle du grand duc Adolphe dans sa capitale. — Stockholm : Fête donnée dans les jardins de Tivoli. — Bruxelles : Le grand carrousel historique. — Alger : Le sacre de Mgr Toulotte. — Suisse : Grand concours international de gymnastique. — Le corps des vélocipédistes anglais. — Serge, par Tofani.

L'AMOUR DE JACQUES

Une heureuse surprise pour nos lectrices !

Nous leur offrons comme feuilleton, le roman à la mode de cet été, **L'Amour de Jacques**, par CHARLES FUSTER.

Charles FUSTER s'était déjà fait connaître par plusieurs livres, comme les *Tendresses*, *l'Ame des Choses*, les *Sonnets*, les *Poètes du Clocher*, qui ont eu bien des éditions successives. **L'Amour de Jacques** est son début dans le roman.

Début heureux, s'il en fut ! Voici ce que dit le *Figaro* de ce livre :

« C'est une œuvre émouvante, colorée... Le cadre en est exquis et le style fort remarquable. »

De son côté, *l'Echo de Paris* dit dans son numéro du 28 juin :

« Une œuvre passionnante, neuve, extrêmement littéraire, c'est le premier roman de Charles Fuster. — Ce livre de tendresse émue sera demain sous le chevet de toutes les femmes. »

Les prédictions se sont réalisées ; **L'Amour de Jacques** a déjà fait le tour de la France, et il va faire celui de l'étranger, car il s'en prépare, simultanément, quatre traductions.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs et lectrices, cette œuvre originale et touchante.

Nous publions donc :

L'AMOUR DE JACQUES

PAR

CHARLES FUSTER

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

Le Japon artistique, par S. BING. Une publication d'art qui vient combler une lacune. Il y a maintenant tout près de vingt années que la contrée, longtemps mystérieuse, du *Soleil levant* nous a ouvert ses portes, et néanmoins la grande masse du public ignore encore à quel degré de raffinement l'art de ce pays avait atteint avant notre contact. C'est commettre une insigne erreur que de vouloir en chercher la trace dans les objets courants qui se fabriquent en masse pour les besoins de notre marché commercial, et malheureusement peu de gens ont été en situation de s'initier aux beautés des œuvres marquantes que les grandes époques ont léguées à notre génération.

Il appartenait à M. Bing, rompu de longue date à l'étude de ces matières, d'entreprendre une œuvre de vulgarisation exclusivement consacrée à cette partie essentielle et si mal connue de l'art japonais.

Le JAPON ARTISTIQUE publiera chaque mois, avec des chroniques d'art signées de noms tels que MM. Ph. Burty, Edmond de Goncourt, Louis Gonse, Hayashi, Paul Mantz, Roger Marx, Antonin Proust, A. Renan, une nombreuse série de planches hors texte admirablement tirées en couleurs où nos industries d'art trouveront une mine inépuisable de motifs nouveaux et charmants.

Le JAPON ARTISTIQUE ira dans toutes les mains. Les gens du monde l'accueilleront comme une œuvre de goût et d'élégance, en même temps que l'extrême modicité de son prix le mettra à la portée des travailleurs les plus modestes.

Bureaux : 22, rue de Provence. — Un an. 20.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des enards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

En vente chez tous les Libraires

ASTRONOME POPULAIRE

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'Astronomie populaire offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'Astronomie populaire a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers : étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° Jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité une saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel..., à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme « un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y

« lis souvent des conseils pratiques, que je mets « à profit. Je vous vois toujours répondre à « toutes les questions que l'on vous adresse, « madame, avec tant de bonté et de bienveil- « lance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M^{me} M. de B..., à Agde, nous écrit le 18 septembre : « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, « et ayant beaucoup de sympathie pour ce char- « mant journal, j'ose me permettre d'adresser à « monsieur le Directeur ces quelques lignes pour « le féliciter sur le goût avec lequel le journal « est rédigé. Je veux aussi parler de la toute « gracieuse manière avec laquelle monsieur le « Directeur répond aux demandes qui lui sont « faites; aussi est-ce avec une entière confiance « que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm..., à Juvigné, nous écrit le 20 septembre : « Bien que je ne sois pas directe- « ment abonnée à votre journal *Le Petit Echo de « la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices « les plus assidues. Vos romans ont pour moi un « attrait tout séduisant; vos causeries me capti- « vent, elles développent le bon goût, ornent « l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le « diamant de l'écrivain, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsoni, directeur.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50; un an, 12 fr.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,
19, rue des Saints-Pères, Paris.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

56, RUE JACOB, A PARIS

**BIBLIOTHEQUE DE MA FILLE
ET DE MON PETIT GARÇON**

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes: Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent tous les mois aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HEBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements : 1 an, 6 francs; 6 mois, 3 francs; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de poste, soit aux libraires des départements.

LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La France Moderne paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux Jeunes. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la *France Moderne* est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BEAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

**OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER**

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du *SEMEUR*, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2^e édition) 3^{fr} »
Les Tendresses (2^e édition) 4 »
Poèmes (2^e édition) 4 »
L'Ame des Choses (4^e édition) 4 »
Le Siècle Fort 0 50
Sonnets (2^e édition) 1 »
Devant la mer grande 2 »

PROSE

Contes sans prétention 2 50
Essais de Critique (3^e édition) 3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps) . 10 »
(3^e édition) 6 »
Les Pensées d'une Femme 0 50
Un Prince Ecrivain 0 50

L'ANNEE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du *Semur*, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

VERITABLE! ORIGINE!
Savon ANTI-Russe
 A. M. OSTROUMOFF
 PHARMACIEN à MOSCOU
 PRIX : 1 fr. 50
 Échantillon par poste 1^{re} 65
EN VENTE PARTOUT
 ACTIVITÉ FRAPPANTE
 Enlève complètement les pellicules et arrête rapidement la chute des cheveux, analysé par Collège médical, absolument inoffensif, autorisé par le Gouvernement Russe.
DÉPOT 59, F^{ts} St-Honoré (Pl. Beauvau) PARIS
 Mon A. Ostrooumoff « Savonne le Russe »

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'EAU DE SAINT-ALBAN reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR

DE LA

SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

Rue Confort 14, à l'entresol

CHOUDENS Fils

ÉDITEUR DE MUSIQUE

90, Boulevard des Capucines, 90, PARIS

MISS HELYETT

Partition Chant et Piano... 12 fr.

Partition Chant... 4 »

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1843

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
 52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
 2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
 12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
 2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.
 Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.
 Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.
 Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées :
 PARIS, PROVINCE, ALGERIE
 1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.
 Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées :
 PARIS, PROVINCE, ALGERIE
 1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.
 Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX
 Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

VACANCES DE 1891

TRAIN DE PLAISIR DE LYON à GENÈVE

PRIX (aller et retour) $\left\{ \begin{array}{l} 15^{\text{fr}} \text{ en } 2^{\text{e}} \text{ classe.} \\ 11^{\text{fr}} \text{ en } 3^{\text{e}} \text{ classe.} \end{array} \right.$

Aller $\left\{ \begin{array}{l} \text{Départ de LYON-PERRACHE. le 14 août, à 11 h. 10 soir.} \\ \text{Arrivée à GENÈVE. le 15 août, à 4 h. 40 matin.} \end{array} \right.$
 Retour $\left\{ \begin{array}{l} \text{Départ de GENÈVE. le 16 août, à 11 h. 25 soir.} \\ \text{Arrivée à LYON-PERRACHE. le 17 août, à 5 h. 10 matin.} \end{array} \right.$

Des affiches feront connaître, avec les conditions du voyage, la date à partir de laquelle on pourra se procurer des billets pour ce train à prix réduits.

15^{me} Année

LA

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.
 Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL

KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX
 DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON



LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre.
 Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

La *Poupée modèle*, dirigée avec la moralité dont le *Journal des Demoiselles* a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.
 L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN